

**Zeitschrift:** Le pays du dimanche  
**Herausgeber:** Le pays du dimanche  
**Band:** [8] (1905)  
**Heft:** 33

**Artikel:** A vol d'oiseau  
**Autor:** [s.n.]  
**DOI:** <https://doi.org/10.5169/seals-255407>

### Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

### Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

### Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

**Download PDF:** 24.01.2026

**ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>**

# LE PAYS ILLUSTRÉ

JOURNAL HEBDOMADAIRE ILLUSTRÉ

\* \* \* POUR LA FAMILLE \* \*



PARAISANT



A PORRENTRUY



N° 33

Supplément du Dimanche 20 août

1905

## A VOL D'OISEAU

I

„Mon Dieu! que c'est triste d'être seule! Est-ce que, toute la vie, ce sera de même?"

Cette exclamation désenchantée sortait des lèvres roses d'Aliette Hermann.

Seule, elle l'était, puisque à ses côtés aucune autre jeunesse ne fondait un rayon dans celui de son regard d'enfant! Seule! dans la demeure ancestrale d'une grand-tante percluse de douleurs et cousue de manies.

Les parents de la jeune fille n'existaient plus; son unique frère errait au loin, à la recherche d'un „trust" intelligent quelconque, par-delà les océans.

L'année d'avant, dans l'extase de ses beaux 16 ans, âge de rêve, âge des rêves aussi, elle était arrivée chez sa tante avec un tel bagage d'illusions, une somme si considérable d'inconscients espoirs, que tout lui sembla d'abord bien et bon.

„Les infirmités de la pauvre recluse, pensait l'enfant, me laisseront une grande liberté; je serai dame et maîtresse au logis."

Puis en dépouillant l'uniforme disgracieux du couvent, Aliette s'était découverte toute jolie dans sa première toilette, si simple pourtant, qui la transfigurait. Tout, en ce monde, est affaire de comparaison. La petite Hermann n'avait jamais pu s'habituer aux cloîtres froids, blanchis à la chaux, du vieux monastère qu'elle quittait pour la première fois, triste cage où l'oiseau heurtait son vol.

Elle mit peu de temps à s'apercevoir qu'elle n'avait fait que changer de prison, et que la dernière ne valait pas l'autre: plus de bonnes sœurs encourageantes et douces, dont elle arrivait même à regretter les admonestations! plus de compagnes dont, cependant, les façons rustiques avaient souvent froissé son épiderme moral, d'essence plus raffinée.

L'apparition d'une de ces fraîches villageoises eût été maintenant, pour la jeune fille, une distraction appréciée.

Pauvre petite Aliette, qui rêvait d'être châtelaine!

C'était un rôle de garde-malade qu'on lui réservait désormais, sans avoir même, pour se distraire, le droit de franchir le haut portail fermant la cour. Chaque dimanche seulement, elle allait à la messe, accompagnée d'un cerbère: la vieille Marichon, type des duègnes d'autrefois, vieille fille rébarbative et grognon, à laquelle Mlle Hermann faisait l'effet d'une intruse, dans cette maison qu'elle gouvernait, elle, sans contrôle, depuis des années.

Toutes les blanches illusions d'Aliette étaient envolées sans retour possible!

Jamais elle ne serait heureuse! jamais libre non plus, car la mort de sa tante, dont elle n'hériterait pas, son bien étant en viager, ne lui laisserait d'autre alternative que de se placer comme institutrice. Même ceci, qui serait un changement à la monotonie de



ZERMATT et le CERVIN

(Texte page 260)

ses jours, n'aurait lieu que dans bien longtemps, sans doute : sa tante était infirme, âgée, mais elle avait un estomac à la faire centenaire.

Le verger, planté d'arbres moussus, qui faisait suite au jardin, montait en pente douce jusqu'à une éminence rocheuse que couronnait une grosse tour presque en ruines.

Cette tour, d'où l'on découvrait une vue de pays assez étendue, servait à enfermer les outils de jardinage ; elle n'avait aucune autre destination.

Ce fut le lieu de prédilection d'Aliette. Dès que sa tante sommeillait, en hâte elle venait s'y réfugier ; à l'abri des tracasseries journalières, son imagination, à défaut de sa personne, prenait la clef des champs.

Aux premiers beaux jours, elle y eut ses seules joies ; des fleurs sauvages à cueillir, des nids cachés, ainsi que de doux trésors, dans les réseaux de lierre. Un peu poète, comme tous les êtres jeunes forcés de se suffire à eux-mêmes, la jeune fille surveillait de près les gracieux abris des chanteurs.

Une nichée d'hirondelles avait élu domicile dans les fissures du granit effrité ; cela captiva particulièrement son attention. La mère, craintive d'abord, s'accoutuma à une présence qu'elle sentait sympathique ; elle en vint même à se laisser caresser tandis qu'elle couvait, les ailes étendues. Aliette, n'ayant à qui parler, confiait à l'oiseau sa mélancolie et ses peines ; c'était, chaque jour, de longs monologues qui soulagaient son cœur.

Voyant approcher la saison où l'abandonnerait sa muette confidente, une idée lui surgit, idée d'enfant, car ce fut un jeu et l'occupation de quelques après-midi.

En caractères liliputiens, mais très lisibles, Aliette écrivit un manuscrit minuscule, sans destination particulière, où elle se dépeignait ainsi :

„ J'ai seize ans. Je suis blonde et bien malheureuse. Une méchante fée, sans doute, m'oblige à vivre auprès d'une vieille tante malade ; je la soigne et elle ne m'aime pas. Que ce serait bon d'être aimée ! J'ai pour sœur une hirondelle, mais elle part et ne pourra pas m'emporter sur ses ailes. Adieu, petite amie, reviens l'année prochaine ! ”

Elle signa : „ Aliette Hermann ”, sans autre indication.

Le billet fut enfermé dans un sac imperméable, grand comme un dé à coudre, qu'elle fixa à la patte de l'oiseau ; le cordonnet de soie attaché solidement, disparaissait sous les plumes.

Quelques jours encore, l'hirondelle voleta dans la tour, affairée comme on l'est à la veille des longs voyages. Aliette la suivait des yeux, inquiète du sort de son colis. Chaque soir, elle venait s'assurer qu'il faisait partie intégrante du petit corps ailé.

La messagère, un peu gênée au début dans sa vive allure, s'y accoutumait graduellement.

Le ciel devint brumeux, l'atmosphère humide ; un jour entier de pluie retint Aliette à la maison. Quand elle put revenir à la tour, ce fut pour constater le départ de son hirondelle.

Bien qu'elle l'eût prévu, la jeune fille pleura quelque peu.

„ Où donc, se dit-elle, va-t-elle prendre ses quartiers d'hiver ? Puis, la reverrai-je ? ”

Ce lui fut difficile de prendre son parti de n'avoir plus même un oiseau sur qui reporter ses tendresses sans emploi.

Il devait être mélancolique et long, le temps de l'absence !

## II

— Guy, méchant enfant, laisse les nids en repos !

— Petite sœur, je n'y touche pas ; mais viens voir : les hirondelles sont revenues à la même place que

l'année dernière.

— Ce sont peut-être les mêmes ; je le voudrais, car on dit qu'elles portent bonheur aux endroits qu'elles trouvent à leur goût.

La jeune fille qui parlait ainsi était de taille élancée, brune et fraîche à faire envie, dans la souple étoffe blanche qui l'habillait.

Comme une volée de papillons de toutes nuances, de toutes tailles, des fillettes et des garçonnets, attirés par ce colloque, sortaient, en se bousculant, d'une large véranda ouverte.

Un grand jeune homme, l'aîné de tous, à la physionomie pensive et douce, les rejoignit à l'angle de la maison, les yeux également intéressés. La protectrice des nids parlementait avec le turbulent bonhomme qui, du haut d'une échelle, essayait vainement de plonger ses regards dans les demeures aériennes. Il y eût volontiers mis les doigts pour s'assurer de la présence des œufs, mais la grande sœur y veillait d'en bas.

— Descends, Guy, je vais monter m'en assurer, et surtout ne les effraie pas en gesticulant de la sorte.

Guy obtempéra à cet ordre. Le grand frère Raymond pouvait ordonner ou défendre, on lui obéissait toujours.

Cette scène se passait au sein de la campagne embaumée qui entoure Blida. Une habitation gracieuse, de style mauresque, située non loin des célèbres bois d'orangers, servait de logis à un riche colon français, M. La Maurelle, et à sa nombreuse famille de huit enfants, dont l'aîné, Raymond, voyageait une partie de l'année, ses parents le désirant ainsi afin d'éviter à ses vingt-quatre ans des loisirs qui lui eussent paru fastidieux. Son père ne lui avait fait prendre aucune carrière, comptant sur son intelligence pratique et sérieuse pour lui remettre, par la suite, la direction de la propriété dont lui-même avait été le créateur.

Raymond s'accommodait fort bien des arrangements paternels ; d'un caractère réfléchi, pondéré, il en comprenait la sagesse, et il accueillait avec joie la perspective d'un séjour définitif en ce joli climat de son pays natal. La bonté, la tendresse faisaient le fond de sa nature ; aussi son rêve était-il, non dans l'agitation des affaires, mais dans la paix du gai foyer. Il jouissait largement de l'agréable liberté qui lui était laissée, mais toujours à sa façon calme, sans manifestation extérieure. Il était adoré des siens parce qu'il n'était pas égoïste.

Vivement il fut au haut de l'échelle.

— Il y a du nouveau ! fit-il à ses frères et sœurs.

— Du nouveau ! Quoi donc ? interrogea la brune Edith.

Soudain, des nids environnants, un vol d'oiseaux troubleras dans leur repos surgit autour de lui ; en rumeur, ils tourbillonnaient, montant, descendant, apeurés, frôlant presque les têtes des petits spectateurs.

Raymond redescendait avec précaution ; les enfants l'entourèrent. Entre ses doigts, une hirondelle palpitait très fort.

— Tiens, dit-il à l'aînée de ses sœurs, en lui tenant sa capture, prends cette jolie bête et débarrasse-la du petit paquet qui l'encombre. Tes doigts fins seront plus adroits que les miens ; je la blesserais.

— Oh ! la mignonne, murmura Edith, comme si elle avait peur de l'effrayer en parlant fort.

(A suivre.)

Comtesse CLO.

## PENSÉES

Les paroles ne nourrissent pas les gens.

La boue se durcit au feu, l'or s'y ramollit.

Pendant qu'on rit, la chandelle brûle.